1915 NOËL 1915

N° 21. 25 DÉCEMBRE 1915

La Tranchée

Journal boyaulant du 1er Zouaves
relié avec tout le front par fils barbelés

Seul Journal du front possédant le Secteur 100. Reconnu d'utilité publique et subventionné par l'Etat (5 sous par jour)

Pour tous les articles non insérés s'en prendre à la Censure

Rédacteur en Chef. DACHE pourvoyeur des Zouaves.

PRIERE
d'une petite fille aux mains coupées

"Les Allemands ont coupé les mains a beaucoup d'Enfants." Les Journaux.

« Mon bon papa Noël, je voulais vous écrire
Une lettre très longue
Oh! J'avais à vous dire
Beaucoup de choses. Mais, un jour, un Allemand
En pénétrant chez nous a tué ma maman,
Fusillé mon grand frère et coupé mes menottes
Qu'ensuite il écrasa du talon de ses bottes.
Moi, pour ne pas pleurer devant l'homme maudit
J'ai regardé le ciel et doucement, j'ai dit
Le Pater et l'Ave qui donnent du courage
Puis le Prussien partit pour un autre carnage
Et n'ayant plus alors la force de prier
Je tombais sur ma mère et me pris à crier
- - - - - - - - Quand je revins à moi je me sentis sauvée.

Les Teutons avaient fui surpris par l'arrivée
D'un régiment français qui leur fit payer cher
La mort des miens, la meurtrissure de ma chair
Et la douleur qu'aura cette petite fille
De n'avoir plus de mains, hélas! et de famille
Donc, je ne pouvai pas, mon bon papa Noël
Vous faire cette lettre et l'envoyer au ciel.
Ainsi que j'en avais tous les ans l'habitude
Et cela m'a donné beaucoup d'inquiétude
Car j'ai toujours reçu bien régulièrement
Ce que j'ai demandé. Du lointain firmament
Vous avez toujours su trouver la cheminée
(En ce jour solennel fraîchement ramonée)
Dans laquelle j'avais déposé mon soulier
Quel bonheur au matin! jamais rien d'oublié
Une poupée avec sa chambre et son ménage
Et tout ce qui désire un enfant de mon age.
Puis, lorsque j'avais bien admiré mes joujoux
Je vous remerciais, mains jointes, à genoux.
Or, bon papa Noël, de tous les enfants sages
Déjà vous avez du recevoir les messages.
Paul demande un cheval, Pierre un sabre, et Louis
Voit s'agiter devant ses grands yeux éblouis
Un fusil; Amélie et sa soeur des poupées
Qui durant de longs mois les tiendront occupées.
Moi, n'ayant plus de mains, je n'ai pu sur l'autel
Mettre une lettre à votre adresse, bon Noël.
Mais vers le ciel, (je sais que la parole monte)
Je parlerai. Vous m'écouterez, et je compte
Que vous exaucerez mon désir - - - - - - - - - - - -
- Il paraît,
Qu'en Prusse, l'empereur, au coeur d'une forêt,
Dans un château qui entoure une large rivière,
A caché ses petits enfants avec leur mère -
Des fillettes, je crois, et des garçons aussi -
Je demanderai peu, mais c'est pour eux.
Voici -
Bon Noël, ce sera mon unique vengeance,
Les enfants, comme tous les chérubins de France
Ont dû vous demander ou poupée ou soldat.

Apportez à chacun ce qu'il vous demanda,
Mais ces hussards, ou ces pantins, ou ces poupées,
Que Jésus les leur donne avec les mains coupées,
Afin que ces petits endurcent les tourments
Dans lesquels leur papa fit mourir nos mamans»

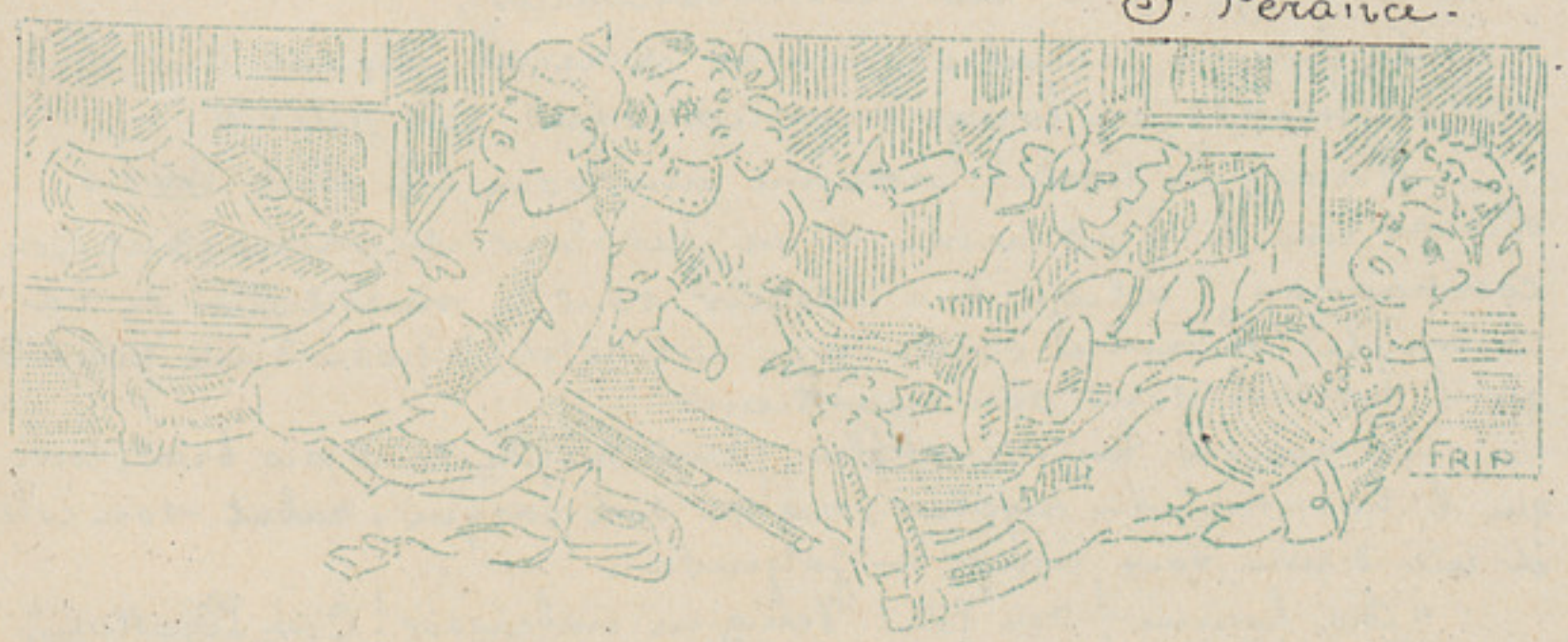
. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Est-il vrai, qu'au palais du Kaiser, cette année,
Autour des souliers blancs que dans la cheminée
Avaient mis les enfants du fils de l'Empereur,
On a vu, pour Noël, ô spectacle d'horreur,
Des hussards de la mort et de frêles poupées,
Qui gisaient parmi des fusils et des épées,
Les yeux crevés, le ventre ouvert, les mains coupées?

S. Péraire.



C'EST à SCHLITTER PARTOUT!

n'est pas une mauvaise plaisanterie,
mais la prochaine revue d'hiver de

Le Chéchia

L'AVENTURE DE PIGALLOT

CONTE DE NOËL

.....Un pauvre intérieur des pays envahis d'où l'on entend le canon tout proche et parfois, dans le calme de la nuit d'hiver, des échos de fusillade. L'homme est à la guerre, en France, et la maman vient de réveiller la fillette pour la conduire à la messe de minuit, la seule joie qu'elle puisse encore lui offrir.

— "Quand Papa sera revenu, le petit Noël pourra m'apporter des jouets, dis maman?

Mais on frappe à la porte avec une insistance discrète.

— Qui est là? Que voulez vous? dit la mère.

— Ouvrez, c'est la Kommandatur.

La femme, craintive, ouvre et recule devant deux officiers allemands, en longs manteaux gris, cols relevés.

— Fermez la porte! ordonne une voix. Elle obéit. Un des officiers lève le bras armé d'un revolver et menaçant son compagnon l'oblige à s'asseoir sous le manteau de la cheminée. L'autre obéit avec calme et dépose deux paquets qu'il portait sous son manteau.

La pauvre femme affolée, prend sa fille dans ses bras, lorsque l'homme au revolver, rejette son casque, rabat son col et crie d'une voix émue et joyeuse:

« Ma femme! Ma fille! Venez m'embrasser! C'est Pigallot! N'ayez plus peur! »

Madame Pigallot sent ses jambes fléchir et la voix lui manque, mais la fillette crie: « Papa! » C'est bien son mari, brisée d'émotion et de surprise, elle éclate en larmes et se jette sur sa poitrine. Le père tenant toujours son revolver d'une main, enlève la fillette qui se jette à son cou.

— Ah! mes chéries! que c'est bon de vous retrouver!

Des baisers et des larmes mêlent les trois visages.

Mais, au bout d'un instant, les yeux de la femme scrutent ceux du mari, pleins d'une muette angoisse.

Il s'assied sans abandonner son revolver et sourit.

— Tu t'étonnes de m'avoir vu partir en zouave et revenir

en officier prussien. Mais je n'en ai que la mantiou et le costume kaki que tu vois dessous est l'uniforme des zouaves. On est toujours soldat français ! Seulement on vient faire le réveillon en famille !

— Tu es prisonnier ?

— Non, c'est le Monsieur qui est sous la cheminée qui est mon prisonnier, et c'est pour cela que je conserve mon revolver. Prends les deux paquets qu'il a apportés : un bon réveillon, et des jouets pour la gosse. Vois-tu, Lili, la belle poupée ?

— Tu vas rester toujours, Papa ?

— Non, ma fille, le temps de réveillonner seulement. Allons, ma femme, mets le couvert et à table ! Je meurs de faim ! Et comment allez vous ici, mes chéries ? »

Mais la femme et la fillette esquissèrent les longues réponses car leur joie inquiète les pressait de connaître le

mystère de la présence de celui qu'elles aimaient.

. . . . . .

C'est toute une histoire, ma pauvre femme, dit il tout en mangeant. Figure toi qu'avec ceux de l'escouade on avait réuni les colis des familles et celui de ma marraine et qu'on arrangeait tout pour faire un bon réveillon, en rentrant de patrouille lorsqu'on vient me chercher, avec un copain, pour conduire un boche, qui s'était rendu au poste de commandement.

On part ..... Voilà que les Boches nous bombardent avec des fusants ..... Le copain est blessé et s'abrite dans un trou ..... J'entraîne mon boche au trou, mais on aurait dit que les obus nous poursuivaient, et forcé de courir, de se coucher, de se relever. Je ne aperçois que j'avais pris une Sape abandonnée qui menait entre les lignes.

J'étais juste à hauteur du poste d'écoute boche et les obus tombaient derrière nous

Tout d'un coup, encore un fusant ... mon Boche se couche plus vite que moi et quand je veux le faire relever, je vois qu'il est mort. Alors, je me suis dit : « Je vais y passer moi aussi, pas moyen de retourner et je ne peux pourtant pas aller chez les Boches. » Mais, voilà le 75 qui rentre en danse et le premier obus tombe à ma hauteur sur le poste d'écoute ennemi. Il a bien fallu avancer. J'arrive en rampant jusqu'aux fils de fer, pas un coup de feu .... Les Français allongent leur tir ..... Perdu pour perdu, je passe par dessus la tranchée et me mets à ramper dans les champs entre les lignes boches. Mais ce sacré 75 tapait juste dedans.

A chaque coup, je pensais à vous pour vous dire adieu. J'avançais toujours à plat ventre, lorsque je découvre l'entrée d'un trou.... Je m'y glisse, le fusil en avant et je vois dans le fond une lumière. J'avance encore et je vois devant moi un officier allemand assis de profil qui lisait la tête dans les mains.

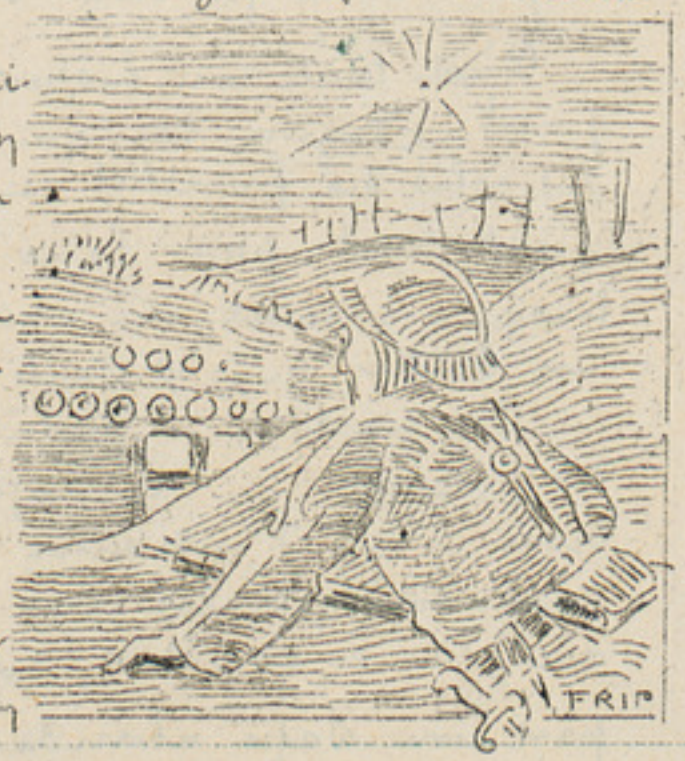
J'étais dans le souterrain d'un abri d'officier

J'allonge tout doucement le canon de mon fusil et je fais "Pssst".

Il se tourne, pâlit et n'a même pas la force de lever les bras, presque évanoui sur sa chaise : « Ma foi, on va voir, me dis-je » et je descends tout en le tenant en joue.

Comme il ne bougeait toujours pas, avec son ceinturon, je commence par lui attacher les mains, je le bâillonne, je le ligotte avec tout ce que je peux trouver et j'examine la situation.

Le bonhomme était bien installé, tapis, fauteuils, pendules, rien ne manquait, mais une chose m'inquiétait, il y avait deux couchettes. « Quand le deuxième locataire va rentrer, il va s'agir de vendre sa peau le plus cher possible. » me dis-je, et je m'installe le fusil au poing .....



Un quart d'heure passe ..... une demi-heure .... Je pensais que j'allais finir bien pris de chez moi et peu à peu l'envie de vous revoir, avant de mourir, me prend.

Puis, je songeais aux amis qui croiraient que je me suis rendu volontairement.... Une heure passe .... et toujours je vous voyais, je vous sentais toutes deux si près!

A la longue, le second boche ne venant toujours pas, j'ai fini par tirer mon plan. J'ai mis mon prisonnier sur une couchette, bien enveloppé, sur mon

fusil et mon casque. J'ai mis son manteau et son casque à pointe, pris son revolver au poing et me suis assis à sa place, la tête baissée. Il était temps : le bon gros, que tu vois, est rentré aussitôt avec des paquets sous le bras. Dès qu'il a eu refermé la porte, je lui ai placé le revolver sous le nez. Celui là n'a pas perdu le nord, il a crié : « Kamerad » en levant les bras. Je lui ai expliqué la situation — Vous comprenez le François ? .... Oui ? .... Bien !.. Au moindre bruit, au premier mouvement, vous êtes mort. Je suis venu ici pour aller chez moi, à Rassicourt. Vous allez m'y conduire sous ce costume. Vous répondrez partout et marcherez tout près de moi. Au premier geste de ceux qu'on rencontrera, au premier mouvement suspect, je vous tue !

Il n'y a pas à choisir, ni pour vous, ni pour moi ! Ça va-t-il ?

Il a compris tout de suite, j'ai pris son revolver, et on est arrivé sans accroc, avec les saluts de toutes les sentinelles. Il a même porté les paquets, car ces jouets, il voulait les envoyer à ses enfants et déguster avec son complice le réveillon que nous venons de nous offrir !

— Et maintenant, que vas-tu faire ?

— Revenir par le même moyen ! Avec deux revolvers le camarade ne refusera pas de me reconduire jusqu'aux poste d'écoute, et, là, je me débrouillerai. Allons, au revoir, ma femme, au revoir ma Lili ! Amuse toi bien avec les jouets que t'a portés Papa ! Et surtout ne craignez rien, ni pour moi, ni pour vous. J'ai mon idée pour que le Boche ne se venge pas sur vous.

— Tu ne vas pas le tuer, mon papa ?

— Non, ma fille, n'ayez pas peur, mes chéris, au revoir. Il reprend le casque et le manteau, les derniers baisers avec des larmes et le rêve est fini.....

. . . . . .

L'officier allemand et le Zouave, silhouettes pareilles, retournent aux premières lignes, silencieux. Les sentinelles au port d'armes reçoivent le mot. En pénétrant dans les tranchées, Pigallot glisse son revolver sous le manteau de l'officier et lui dit à voix basse « Vous allez me conduire au poste d'écoute et vous direz aux

Sentinelles que nous allons faire une reconnaissance
— Et je serai libre après ?»

Pour toute réponse, Pigallot appuya plus fort le canon de l'arme contre le flanc de son compagnon.

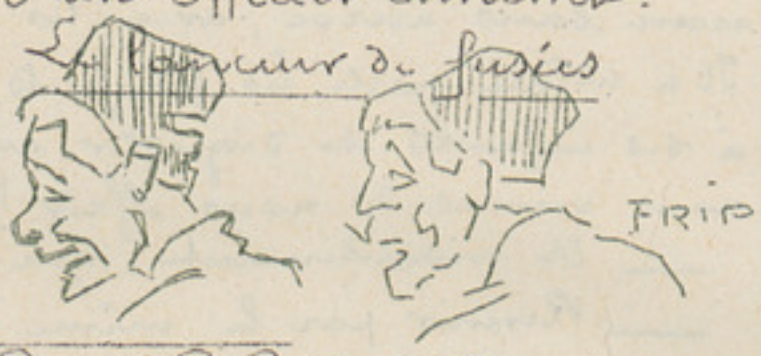
Ils arrivèrent entre les deux lignes et le Zouave obligea le Boche à ramper à côté de lui. Le poste d'écoute français s'ébranla enfin dans la nuit.

— Eh - la 20 me ! fit Pigallot, la 20e ! C'est Pigallot de la 4me Section avec un prisonnier !

— Avance et dis le mot.

— Marseille ! dit Pigallot en présentant sa capture.

Et il eut une punition pour absence illégale et la Croix de Guerre pour capture d'un officier ennemi.



NOËL de GUERRE

C'est Noël ! C'est Noël ! Tout écho me répond
Le canon désormais a remplacé la cloche
Et gronde sourdement, s'éloigne et se rapproche
Et frappe comme un glas, là bas dans le vallon
. . . . . .
Et dans la plaine grise et dans la brume rose
Qui monte du hallier — tout auprès du mission
Le silence est complet, pas le moindre arbrisseau
Au vent n'a tressailli — La nature repose
Car les buissons sont muets et le chant des oiseaux
A cessé - semble - t - il, pour de longs jours encore
. . . . . .
Jusqu'à ce que paraisse enfin la grande aurore
Ciel de gloire et d'orgueil. Jour sacré des drapeaux !

Frip

Le Dernier Pfennig

CONTE DE NOËL

Ma chère petite Gretchen — je l'avais donc serré précieusement dans mon soulier entre la semelle et la chaussette ; non pas seulement parce que je n'avais plus de porte monnaie depuis longtemps, mais surtout pour ne pas tenter les camarades, et aussi parce que n'ayant aucune occasion de le dépenser dans les tranchées, je le considérais surtout comme une relique et que partout ailleurs je l'aurais sûrement perdu — C'était ton dernier pfennig, m'avouais-tu, le dernier jeton de quelque pauvre économie réalisée par toi depuis la guerre, sou à sou, fruit de durs labeurs, de besoins humiliants et de privations parfois inavouables ! Tu me l'avais envoyé pour Noël, comme un talisman, pour que je ne me sente pas trop abandonné et comme on met dans les souliers des petits enfants pauvres quelque objet sans valeur mais qui est pour eux toute une richesse.

Et je m'étais assoupi, allongé sur le plancher de ma casemate, la tête sur mon sac et les pieds sur ma fortune — Ah ! Les joyeux Noëls d'autrefois ! je les revoyais bruyants du déchirement des caisses et des cris joyeux des enfants tout flamboyants de la bûche dans l'âtre et de la lumière vacillante des bougies, tout odorants de l'arome des choucroutes fumantes qui s'écroulent et de la bonne bière mousseuse qui déborde — Et tout à coup, je vis distinctement ta silhouette, ma chère Gretchen et je reconnus aussi ta voix : tu venais m'inviter à faire le réveillon chez nous, cette année encore. Alors il m'a semblé que le plafond de ma casemate se soulevait doucement et je m'évadais avec toi dans la nuit noire

- -

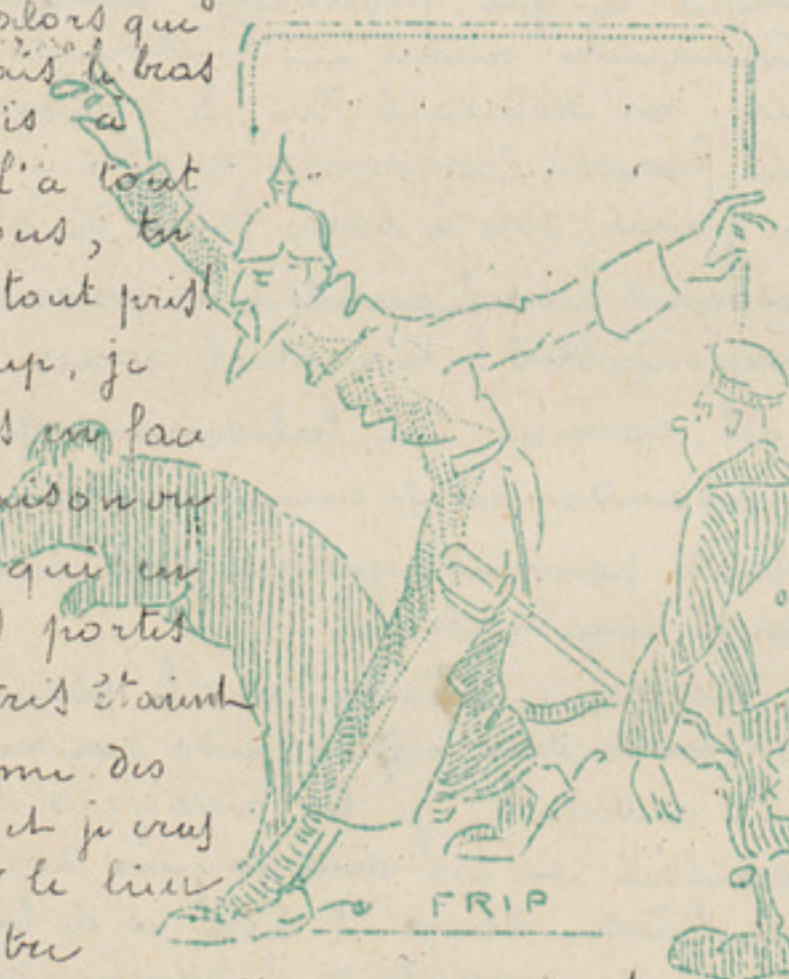
Nous marchâmes longtemps côte à côte sur les routes glacées et sonores de notre vieille Allemagne ; nous traversâmes des champs, des bois et des villes. Tout était frémi triste et vide, et j'allais te demander la raison de ce silence quand j'aperçus

la silhouette d'un troisième personnage qui marchait à nos côtés. C'était celle du Chancelier d'Empire : elle était mince et effilée comme un éclat de 75, plate comme un ventre affamé et interminable comme une guerre d'usure ! Il portait à son côté une longue épée qui agrémentait sa grande ombre comme d'une queue d'animal.

— "L'Allemagne est riche, disait-il, en marchant, l'Allemagne est très riche," et il répétait machinalement, "très riche, très riche", tout en balançant à droite et à gauche deux grands bras maigres, articulés comme ceux d'une poupée, comme pour atteindre sans cesse des richesses imaginaires.

Je sentis alors que tu me pressais le bras et tu me dis à l'oreille : "Il a tout pris chez nous, tu verras, il a tout pris !"

Tout à coup, je me trouvais en face de notre maison ou plutôt de ce qui en restait. Les portes et les fenêtres étaient béantes comme des yeux crevés et je crus pénétrer sur le lieu d'un sinistre



— Diable, petite Gretchen, mais tu vis ici sans porte par un froid pareil ?

Et je t'entendais dire d'une voix lointaine désignée et comme indifférente :

"Mais oui, mais oui, tu ne savais pas, ils ont enlevé toutes les boiseries, en commençant par les boutons de porte et en terminant par les vitres.

Tout sert en temps de guerre, tout sert ! »

Alors tu me fis parcourir les pièces, une à une tout en m'expliquant de ton air indifférent les dévinagements successifs et l'utilisation de chaque chose. On avait fait des grenades avec les boules d'escalier, des crosses de fusil avec les rampes, des piques avec les barreaux, des périscopes avec les marches. Les batteries de cuisine avaient été transformées en pare-balles, les plaques de foyer en vivres. On avait fait des bombes avec les moules à à gaufres, les tuyaux de poêle, les vieilles casseroles ; "Les marmites seules, me disais-tu, pouvaient servir telles qu'elles

On avait transformé les boiseries en chevaux de frise, les meubles en parapets, les gouttières en lance fusées. Dans les draps de lit, on avait découpé des sacs à terre; dans la lingerie des paquets de pansements, dans les imperméables des masques protecteurs. On avait gratté les caves pour avoir le salpêtre, extrait des explosifs des sels de cuisine, les fils barbelés des cordons de sonnette et des water-closets, les gaz asphyxiants. On avait forcé le coffre fort, seul l'or n'avait subi aucune transformation et avait dû être utilisé ainsi, mais tous mes titres de rente sur l'Etat avaient été déclarés chiffons de papier et employés comme tels.

— Ma maison est détruite, m'écriais-je, que me reste-t-il donc?

— Moi, dit une voix; et je vis la longue silhouette du Chancelier osciller devant mes yeux. Il tenait à la main une longue feuille blanche; c'était la note à payer! Hélas! Je n'avais plus de maison, mais j'avais encore un propriétaire; mon revenu avait disparu, mais le fisc subsistait toujours; de mon foyer je ne gardais que le souvenir et de mes portes et fenêtres que les contributions!

Je fis signe de mes deux bras ballants que je n'avais plus rien, absolument rien; mais lui tendait toujours sa feuille et souriait d'un air incrédule. C'est alors que je le vis se baisser en se rapetissant et en se tortillant comme un ver. De toute sa face qui s'allongeait en pointe, je ne voyais maintenant que deux yeux étranges vifs et pénétrants comme des vrilles et sous le retroussis des lèvres en forme de bec, des incisives longues et pointues comme des aiguilles. Tout son corps s'était rapetissé étrangement à l'exception de son épée qui s'allongeait toujours comme une queue; et maintenant il courait à quatre pattes entre mes bottes d'un air heureux et affairé. Je compris tout à coup: le bandit connaissait ma cachette et il voulait me voler mon dernier pfennig!...

Je poussais un cri terrible et me retrouvais sur mon siant la sueur au front ..... juste à temps pour voir disparaître sous un rondin la queue d'un gros rat noir et luisant qui s'était mis en demeure de me croquer tranquillement mes semelles de bottes...

Le Grand Maître
Cube

A la manière de ..... Paul Fort

NOËL AUX TRANCHÉES

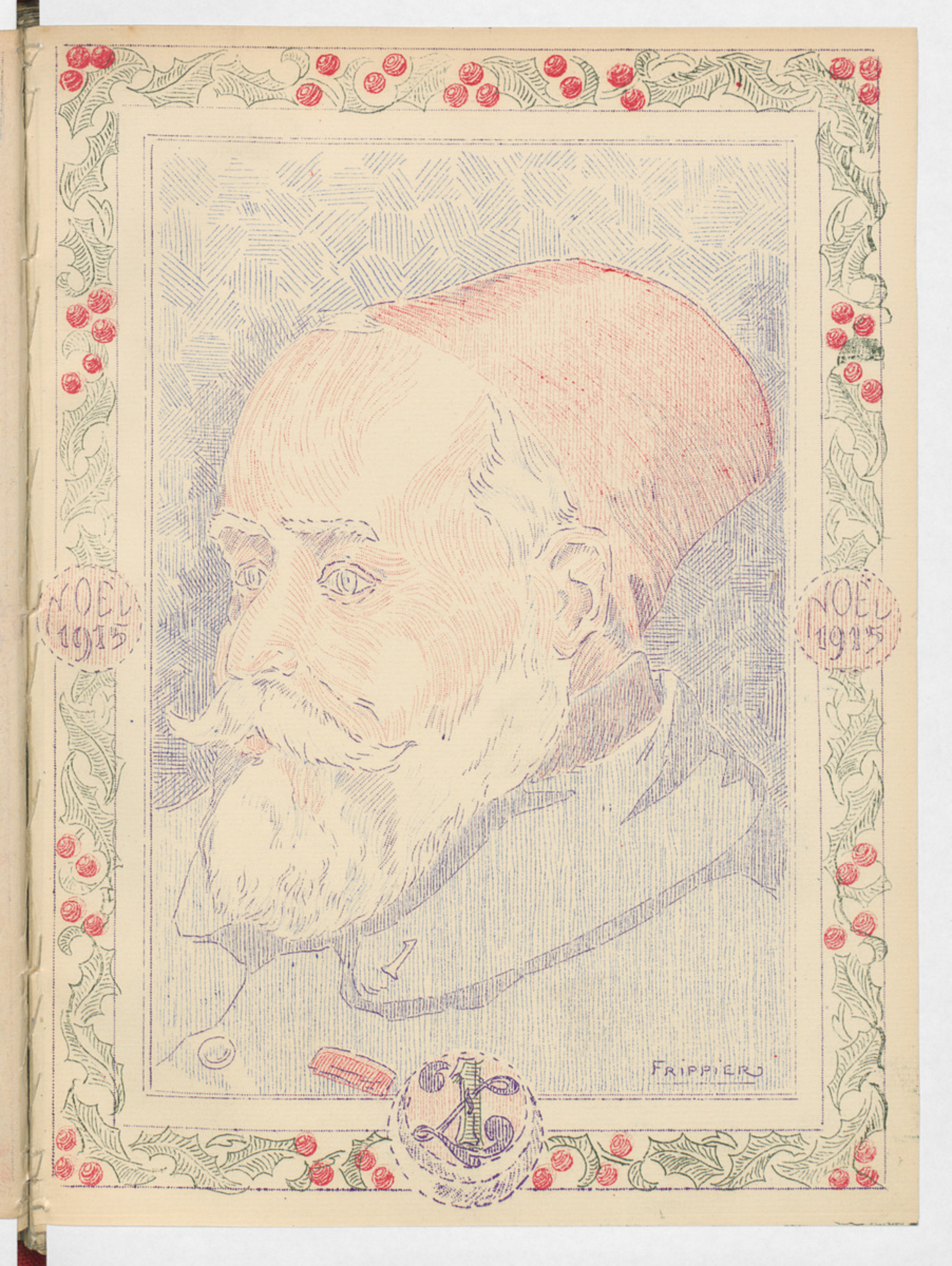
La fusée s'est à l'arbre accrochée en tombant;
Le parachute y pend comme un jouet d'enfant :
En arbre de Noël, le voila transformé !
Un canon tonitrue comme un chantre enroué.
Le fond de ma guitoune à l'air d'un sanctuaire;
La timide bougie y met une lumière,
Qui fait surgir de l'ombre un rebord de gamelle.
Une pelle à la porte se tient en sentinelle,
A coté, mal à l'aise et clochant d'une patte
Le trapu crapouillot à l'air du cul de jatte
Qui vient mendier son pain au porche des églises.
Tout auprès, dans la boue, la grenade s'enlise.
Le manche de la pioche, au pic fait la risette.
Au bout de mon fusil, l'altière baïonnette
Simule un cierge éteint sur un long chandelier.
Un casque retourné à l'air d'un bénitier.
Les sentinelles passent et repassent sans cesse,
Comme des frères capucins se rendant à la messe.
Un plat pied-côpe les regarde en baillant,
Le hoardé lance fusée scrute le firmament :
Les nuages s'y entremêlent d'un air folichon,
Comme de joyeux vivants qui font le réveillon;
Mais les branches brisées les barrent de grands X
La lune leur sourit et fait la crème éclipse.

. . . . . .

Le gel fait frissonner les longs fils barbelés,
Et le cheval de frise à l'air d'être enrhumé.
Tachetée de neige et fendillée par place
La terre me fait penser sous son manteau de glace
A l'aspect convulsif d'un bout de roquefort.
J'ai relu mes tablettes et j'ai signé Paul Fort !

Pour copie conforme { Ecorcheur

FRIP


NOEL
1915
NOEL
1915
FRIPPIER